

respect, et me forçait moi-même à voir un homme dans celui que je n'avais encore regardé que comme un enfant chéri. Ce n'est pas qu'il fut moins tendre pour moi, moins prévenant pour tout ce qui pouvait me plaire ; mais l'habitude du monde lui avait appris tout ce qu'il valait.

Tout en lui m'offrait un ami dont ma raison se glorifiait ; mais je regrettai involontairement les caresses ingénues de mon fils. Il n'y a que le cœur d'une mère qui puisse expliquer les contradictions qu'apporte en nous ce passage de l'adolescence à la virilité, si rapide chez les Français ; et, si nous aimons nos petits-fils jusqu'à l'adoration, ce n'est, sans doute, que parce qu'ils nous rappellent ce temps heureux de l'ensfance de leur père, et que à la douceur de leurs caresses, se joint le souvenir de celles dont nous avions senti la privation.

Je vous ai déjà parlé des bontés que j'avais pour les paysans de ma terre. Pour être parfaitement heureux, il faut que le bonheur se montre dans tout ce qui vous entoure ; c'est un des priviléges de la fortune, et j'en jouissais. Non que je voulusse faire sortir aucun de ces hommes de leur état ; je me refusai toujours aux désirs de ceux qui me témoignaient l'envie de placer leurs enfants à la ville ; je voulais des cultivateurs assez aisés pour aimer le travail, mais non pour regretter de n'être pas plus que le sort ne les a faits. A mon arrivée, j'avais appris qu'une fille, absolument sans ressources à la mort de ses parents, avait été receuillie par des villageois pauvres et déjà chargés d'une nombreuse famille. Cette action méritait une récompense, je m'en chargeai ; je me chargeai aussi de l'enfant, qui avait alors onze ans, et qui s'appelait Suzette. Quand je la vis, je fus tentée d'abandonner les règles de prudence que je m'étais tracées, et de la prendre avec moi. Jamais la nature n'a rien fait de plus beau, jamais à la beauté ne se joignit un charme aussi irrésistible que celui qu'on éprouvait en regardant Suzette. La réflexion me défendit de l'intérêt qu'elle m'inspirait. Me craignant moi-même, craignant le temps où je serais obligée de retourner à Paris, ville où elle serait livrée à tous les genres de séduction, je me décidai à la recommander au concierge du château, qui, par mon ordre, ne permit point qu'elle sortît de son état, et ne lui fit donner que l'éducation qu'on reçoit dans une école de village. Suzette, qui n'avait jamais ambitionné plus de bonheur, fut docile et reconnaissante, et je n'eus qu'à m'applaudir de ce que j'avais fait pour elle. Toujours modeste, laborieuse, elle grandissait en s'attirant l'amitié de ceux qui veillaient sur elle. Propre dans ses ajustemens villageois, sa beauté l'eût fait accuser de coquetterie si la simplicité de ses mœurs ne l'eût défendue de tout soupçon. Elle touchait à sa seizième année, et je pensais à lui trouver un mari que la dot que je lui destinais m'aurais permis de choisir, quand mon fils revint du régiment.

Il aimait Suzette, et l'aima avec une violence dont il serait difficile de se faire une idée ; tous les gens qui m'entouraient s'en étaient aperçus, et moi je l'ignorais encore. Notre grand-oncle n'avait pas cru devoir m'en avertir, parce qu'il regardait cette passion comme un caprice absolument sans conséquence. Je remarquais bien qu'Adolphe était ou très gai ou très mélancolique ; tantôt il me pressait de retourner à Paris, tantôt il désirait prolonger son séjour à la campagne ; j'étais loin de soupçonner qu'un regard plus ou moins tendre de Suzette décidât de ses volontés, et j'attribuais son humeur changeante au vague d'une imagination qui ne sait encore où se reposer. Je fus anéantie quand le concierge, auquel j'avais confié Suzette, après m'avoir fait demander une audience particulière, me pria de lui ôter cette enfant, ou de trouver les moyens d'empêcher M. de Senneterre de venir aussi souvent

chez lui. Je l'interrogeai, et il me fut impossible de douter de l'amour de mon fils.

“ Et Suzette, lui dis-je, l'aime-t-elle le ? — Oh ! Madame, me répondit cet homme, cela serait bien difficile autrement. M. le comte est si aimable, qu'une jeune fille, dont le cœur est libre, ne pourrait s'empêcher de lui répondre ; mais si Suzette l'aime, elle le cache avec soin à elle, aux autres, à votre fils même, car nous n'avons aucun reproche à lui faire. Elle refuse les cadeaux de M. le comte, et depuis quelque temps, s'il s'amuse à distribuer chaque dimanche des ajustemens à toutes les femmes du château, c'est pour avoir le plaisir de forcer Suzette à se parer de ses biens. Il la gronde quand elle ne porte pas ce qu'il lui a donné ; il l'accuse de fierté, d'ingratitude ; il s'emporte tant contre elle, que souvent nous la voyons rentrer en pleurant. Et puis M. le comte arrive pâle et tremblant, il lui parle avec bonté ; cette pauvre Suzette pleure encore plus fort ; votre fils se désespère ; et Suzette ne le renvoie consolé qu'en lui promettant bien de ne plus passer dorénavant un seul jour sans s'ajuster de ce qu'elle a reçu de M. le comte. Elle n'ose plus sortir, parce qu'elle craint de le rencontrer ; et quand il a passé la journée sans la voir, nous sommes sûrs que le soleil couchant l'amènera chez nous. Il nous parle avec bonté de notre femme, de nos enfants, nous accable de biens ; mais il regarde toujours Suzette. Si elle reste, il parvient à l'approcher, à lui dire tout bas bien des choses auxquelles elle ne répond que par oui et par non ; si elle sort, il la suit, et Suzette ne rentre jamais sans avoir les couleurs les plus vives, et sans se plaindre d'être bien malheureuse. Cependant elle nous a défendu d'avertir Madame, parce qu'elle dit que Madame la renverrait, et qu'elle serait encore plus infortunée sans la protection de Madame.”

Cette homme aurait pu parler bien long-temps encore sans que je susse tentée de l'interrompre ; trop de réflexions m'agitaient. Je le renvoyai en le remerciant de son zèle et en lui recommandant sur toute choses de ne pas laisser apercevoir qu'il m'eût avertie. Quand je fus seule, je m'efforçai vainement de me faire un plan de conduite ; je ne savais à quoi m'arrêter, je ne savais qui consulter. Mon oncle ne croyait pas à l'amour, et bien peu à la vertu des femmes ; il aurait ri de mes craintes, et aurait trouvé dans l'ordre qu'un jeune homme cherchât à se dissiper à la campagne comme dans une garnison. C'était son seul défaut. Il était inutile de prétendre changer les idées d'un vieux célibataire qui ne se consolait d'être forcé d'être sage qu'en citant volontiers les nombreuses occasions où il ne l'avait pas été.

Que faire ? garder Suzette au château, c'était l'exposer à la séduction, perdre l'espoir de la marier, et autoriser ce qu'il ne m'était pas permis de souffrir ; la renvoyer était pis encore sans doute. Dégagée de toute reconnaissance envers moi, livrée à elle-même, sans secours, mon fils devenait pour elle un appui nécessaire, un bienfaiteur dangereux. L'éloigner, en lui conservant ma protection ne pouvait guère se faire sans que mon fils s'en aperçut, sans mettre quelqu'un dans ma confidence ; et, s'il découvrait sa retraite, si son amour éclatait dans le monde, j'expéssais Adolphe à un ridicule que nos usages traitent plus sévèrement que le vice, et qui souvent décident de la réputation d'un jeune homme. Je fis le projet de tenter sa générosité, et le soir même, avec une gaieté apparente, je l'engageai à déjeuner le lendemain tête à tête avec moi dans mon cabinet. Cette invitation, à laquelle je donnai tout apparence d'un badinage, pour éloigner ses soupçons, le surprit. Il s'efforçait de me cacher son embarras ; mais, comme j'étais décidée d'avance à ne pas m'en apercevoir, nous